



HAL
open science

Sudhana et Manohara. L'Amour est utile aux récits

François Jacquesson

► **To cite this version:**

François Jacquesson. Sudhana et Manohara. L'Amour est utile aux récits. *Journal Asiatique*, 2018, 306/1, pp.101-114. 10.2143/JA.306.1.3284958 . halshs-01881484

HAL Id: halshs-01881484

<https://shs.hal.science/halshs-01881484>

Submitted on 26 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SUDHANA ET MANOHARA : L'AMOUR EST UTILE AUX RÉCITS

FRANÇOIS JACQUESSON

Résumé

Nous examinons deux versions d'un conte célèbre de l'Inde ancienne, celui du prince Sudhana et de la sylphide Manohara. Le prince Sudhana tombe amoureux de la sylphide, ils vivent ensemble, en dépit de l'irritation des proches du prince ; elle doit finalement le quitter, mais il va la poursuivre, d'indice en indice, jusqu'au fond de la montagne et il la ramènera chez lui. En deçà de cette trame limpide, presque tout sépare les deux versions. En comparant l'une et l'autre, nous verrons les gammes d'astuces des narrateurs, comme une sorte de perspective sur l'art romanesque de l'Inde ancienne. Mais nous voyons aussi sur cet exemple la part commune des ressorts narratifs dans les romans d'amour, qui sont à la fois si vrais et si adroits. Cet article combine la description littéraire et l'examen de la « mécanique » des conteurs d'histoire, à l'occasion d'un petit roman agréable de l'Inde ancienne.

Abstract

The Indian story of Sudhana and Manohara is known in several versions, two of which date back to the first centuries AD. Sudhana is a young prince. He falls in love with the pretty nymph Manohara, who has been captured in the forest. He brings her to the court of his father, but his exclusive passion is not welcome. After a number of incidents, Manohara is sent back, or escapes. Prince Sudhana tries to follow her, meets witnesses to her flight, finds the place where her father is a king. They meet again. This simple story is told in two different ways, with a different array of episodes, characters and delays. These two versions, when they are compared, provide a good perspective on the resources of narrative tricks in Ancient India, and on the possible choices in narrative art. They also show how familiar European readers actually are of the rich novelistic literature of Old India.

1. INTRODUCTION

L'histoire du prince Sudhana et de la sylphide Manoharā est un des jolis contes de l'Inde. On le trouve dans des recueils d'histoires qui ont accompagné la diffusion du bouddhisme au début de l'ère chrétienne, et on le retrouve souvent dans les cultures indianisées. Par exemple, sur le grand monument de Borubudur du XI^e siècle, à Java en Indonésie, on voit le conte de Sudhana et Manoharā illustré en vingt panneaux sculptés.

Je vais comparer deux versions anciennes de cette histoire, pour mieux en comprendre les ressorts narratifs. Il ne s'agit pas de philologie¹, ni de littérature comparée, mais d'un effort pour comprendre comment cette histoire est faite. C'est le côté « narratologique » de cette enquête.

Un autre but est de chercher pourquoi tant de bonnes histoires sont des histoires d'amour, et quel rôle joue ce

thème (ou : ce ressort) dans le monde de la narration. Evidemment, nous ne pourrions ici que donner un aperçu de cette vaste question.

Le jeune prince Sudhana, dans d'étonnantes circonstances qui impliquent des chasseurs et des ermites, rencontre une *kinnarī*, une sorte de sylphide. Elle s'appelle Manoharā, 'celle qui captive l'esprit'. Ils tombent immédiatement amoureux l'un de l'autre. Le prince emmène la jolie créature, plus ou moins captive, à la cour de son père mais, à la suite d'intrigues, il en est éloigné : elle retourne dans son royaume féérique. Le prince découvre qu'elle est partie : malgré les femmes qu'on lui propose, il est inconsolable ; et malgré les difficultés, il se lance à sa recherche. Il rencontre des gens (un ermite, des chasseurs) à qui elle a laissé pour lui un anneau, et le conseil de ne pas chercher à la suivre. Il prend l'anneau, et la poursuit. Grâce à l'aide d'autres sages, il parvient au bord de la cité des sylphes dans la montagne. Il entend qu'on vient chercher de l'eau, car Manoharā vient de rentrer chez son père le roi, mais veut prendre un bain pour se laver des odeurs des hommes. Il glisse l'anneau dans une jarre, et Manoharā trouve l'anneau dans son bain : elle devine qu'il est là. Elle le retrouve

¹ Toutefois, les sources et les orthographe sont exactement indiquées, et les renvois aux textes originaux seront faits à chaque fois que c'est nécessaire. Je remercie monsieur Francis Zimmermann et madame Isabelle Ratié d'avoir bien voulu lire cet article me faire part de leurs commentaires.

avec bonheur. Finalement, ils retourneront au pays du prince où ils seront heureux.

Il existe de nombreuses versions et variantes de cette histoire². Parmi les récits les plus détaillés et les plus connus, se trouvent un conte sanscrit, le n°30 de la collection du *Divyāvadāna* (II^e-III^e siècle EC), et une des histoires, ‘le jātaḥ de la kinnarī’, racontées dans le *Mahāvastu*, en sanscrit mêlé de divers dialectes. Pour ce qui suit, je me suis appuyé sur deux traductions en anglais, celle de Joel Tatelman³ (2005) pour le conte du *Divyāvadāna*, et celle de John James Jones⁴ (1952) pour le *Mahāvastu*.

2. LES RÉSUMÉS DES DEUX RÉCITS

Voici d’abord un tableau comparatif des personnages des deux récits. Ce tableau indique tous les personnages nommés (sauf certaines divinités qui ne le sont qu’en passant⁵), et mentionne les autres personnages qui jouent un rôle dans l’intrigue. On voit que, outre Sudhana (ou : Sudhanu) et Manoharā, seulement deux noms propres sont communs aux deux versions : Hastināpura, la ville du 1^{er} roi, père du héros, et Druma, roi des kinnara, père de l’héroïne.

<i>Divyāvadāna</i>	<i>Mahāvastu</i>
le 1 ^{er} roi : (Mahā-)Dhana	le 1 ^{er} roi : Subāhu
sa capitale : Hastināpura	sa capitale : Hastināpura
son fils : Sudhana	son fils : Sudhanu
le 2 ^e roi	le 2 ^e roi : Sucandrima
sa capitale	sa capitale : Simhapura
le serpent du lac : Janmacitra	
le charmeur de serpent	
les chasseurs (Sāraka) et Phalaka	le chasseur de kinnarī
le sage du lac Brahmasabha	un sage près d’un lac
la fille du roi kinnara : Manoharā	la fille du roi kinnara : Manoharā
le méchant prêtre	
la mère de Sudhana	
la tribu des montagnes	
	les deux chasseurs : Utpalaka et Mālaka
	le compagnon : Vasantaka
	l’ermite Kāśyapa
	le roi des singes
le roi des kinnara : Druma	le roi des kinnara : Druma
sa capitale	sa capitale : Nirati

Tableau 1. Liste comparative des personnages ou des lieux

Pour limiter le caractère fastidieux des résumés, et pour faciliter les comparaisons, je les ai tous les deux scindés en quatre parties : (A) avant la rencontre fortuite

des deux héros, (B) leur vie commune, (C) leur vie séparée, (D) leur rencontre finale.

² Voir Jaini, 1966.

³ Tatelman, 2005, pp. 219-307 : texte sanscrit page de gauche et une traduction anglaise page de droite.

⁴ Jones, 1949-56. Il suit le texte sanscrit édité par Emile Sénart, 1882-1897.

⁵ Ainsi du dieu Vaiśravaṇa, qui aide Sudhana à apaiser la tribu des montagnes, et son général Pāñcika.

<i>Divyavadana</i>	<i>Mahavastu</i>
<p>(A) Il y avait deux royaumes, celui du Bon Gouvernement au nord, avec son roi Dhana dans sa ville d'Hastināpura, celui du Mauvais Gouvernement au sud, de sorte que la population du Sud migrait au Nord. Le roi du Sud résolu de mieux gouverner. Mais il restait un handicap : au nord se trouvait un lac superbe, où veillait le serpent Janmacitra, qui envoyait la pluie. Le roi du Sud envoya un charmeur de serpent. Janmacitra l'aperçut et pressentit qu'il allait être capturé. Près du lac vivaient deux chasseurs, Sāraka et Phalaka. Il se confia au chasseur Phalaka, car l'autre venait de mourir, et ils parvinrent à tuer le charmeur de serpent. Pour le remercier, Janmacitra offrit au chasseur des cadeaux. Non loin de là vivait un ermite, qui révéla plus tard à Phalaka que dans le lac se trouvait une corde magique, grâce à laquelle les serpents se protégeaient de l'oiseau Garuda. Le chasseur demanda cette corde à son ami le serpent, qui la lui donna. Le roi du Nord, de son côté, resta sans enfants jusqu'à la naissance heureuse d'un fils, Sudhana. Sudhana grandit en bon fils de roi, et son père le pourvoyait en tout, dans ses trois palais. Pendant ce temps, Phalaka découvrit un sage dans un lointain ermitage, qui lui révéla que dans un lac tout proche, le Brahmasabha, chaque jour de pleine lune, Manoharā 'celle qui captive l'esprit', la fille du roi des <i>kinnara</i>, vient se baigner. Grâce à la corde magique, Phalaka revient capturer la belle Manoharā ; afin de se libérer de cette corde, elle lui donne un joyau ornant sa tête : celui qui a ce joyau peut la retenir. Au même moment, parti à la chasse, le prince Sudhana passait par là. Habilement, le chasseur lui fait cadeau de la nymphe.</p>	<p>(A) Deux bons rois étaient voisins. L'un, Subāhu, régnait à Hastināpura ; il avait un fils nommé Sudhanu ; l'autre, Sucandrima régnait à Simhapura. Ce dernier organise un grand sacrifice, et veut réunir des exemplaires de toutes les créatures. Les trerrestres sont assemblées dans un enclos, les aquatiques dans un réservoir, mais les devins remarquent que manque une kinnarī. Un chasseur illustre est envoyé en capturer une. Voyageant dans la montagne, il est reçu par un ermite : il entend des chansons. L'ermite lui raconte qu'à ce lac vient souvent Manoharā, la fille du roi des kinnara ; il ajoute qu'on ne peut attraper une kinnarī que si l'on sait son nom. Le chasseur utilise cette ruse, capture la nymphe, l'emmène à Simhapura et on la met dans l'enclos, désormais complet pour la cérémonie. Le roi Sucandrima invite ses voisins, et Subāhu envoie son fils Sudhanu. Sudhanu et Manoharā tombent amoureux l'un de l'autre aussitôt. Le jeune prince convainc le roi Sucandrima que le massacre de tant de vies mène en enfer ; il lui expose quelles actions sont bonnes. Le roi est convaincu, et libère les êtres capturés.</p>
<p>(B) Instantanément, Sudhana tombe amoureux de Manoharā, dont on nous fait le blason. Le prince revient à la ville avec elle, et offre un village au chasseur. Deux brahmanes arrivent dans le royaume ; l'un obtient une fonction auprès du père, l'autre auprès du fils. Une révolte d'une tribu des montagnes pousse le roi à ordonner une série d'expéditions militaires désastreuses. Son brahmane l'incite à envoyer son fils à la guerre. Sudhana accepte, mais la présence de Manoharā lui fait longtemps oublier son devoir. Finalement contraint de partir, il confie à sa mère le joyau de Manoharā. Alors qu'il allait lui aussi au désastre, le dieu Vaiśravaṇa dans les airs le reconnaît comme le Bodhisattva et ordonne à son armée de soumettre sans violence le roi de la tribu. Pendant ce temps, dans la capitale, le roi a un cauchemar. Son brahmane pressent que le jeune prince est victorieux, et il propose de sacrifier Manoharā.</p>	<p>(B) Le prince Sudhanu ramène Manoharā en grande pompe dans sa ville et, négligeant les autres femmes, il n'est occupé que d'elle ; il néglige aussi les affaires du royaume. Malgré les remontrances des notables et du roi, il s'obstine. Son père le fait enfermer, et prie Manoharā de partir.</p>
<p>(C) Celle-ci, mise au courant, prend conseil de la reine qui, plutôt que de voir Manoharā périr, lui rend son joyau : Manoharā disparaît. Elle se rend à l'ermitage du sage qui avait raconté à Phalaka qu'elle venait se baigner dans le lac. Elle lui confie un anneau et lui dit : « si Sudhana vient me chercher, dis-lui que le chemin vers moi est trop difficile ; mais s'il veut quand même venir, dis-lui la route. » et elle énumère en détail les épreuves. Le prince, quant à lui, revenu vainqueur à la capitale, s'enquiert de Manoharā. Il court, ne la trouve pas ! Ses femmes jalouses lui racontent ce qui s'est passé. Sa mère lui dit pourquoi elle a laissé partir Manoharā. Désespéré, malgré toutes les autres femmes qu'on lui propose, il veut retrouver Manoharā, et interroge le chasseur Phalaka, qui lui dit le chemin vers l'ermite du lac Brahmasabha. Inquiet, son père lui impose des gardiens,</p>	<p>(C) Saluée par un grand concours de peuple, celle-ci regagne l'Himalaya, non sans regret. Au bord de la Sutlej, elle rencontre deux chasseurs de cerfs, Utpalaka et Mālaka. Elle leur confie un anneau et une couronne de fleurs : si Sudhanu vient me chercher, dites-lui que ma route est trop difficile. Puis elle passe la Sutlej et disparaît. Apprenant que la nymphe est partie, le roi libère son fils, orne son palais, lui recommande de s'amuser avec ses nombreuses femmes, et de s'occuper du royaume. Mais à peine libéré, Sudhanu part vers l'Himalaya, avec son ami Vasantaka. Il rencontre bientôt les deux chasseurs, qui lui transmettent les objets et les conseils. Mais Sudhanu passe la rivière et les deux chasseurs décident de l'accompagner. Manoharā a laissé après elle une trace : les couronnes de fleurs qu'elle fait et abandonne. Ainsi, le prince et les siens arrivent à l'ermitage</p>

<p>mais il s'évade, parcourt un chemin d'animaux (gazelle, abeille, cobra, coucou), et arrive à l'ermite lac. Celui-ci lui montre l'anneau qu'elle a laissé. Il lui décrit les nombreuses difficultés de la route. Sudhana se procure ce qui est nécessaire pour cette route et, malgré les avertissements de l'ermite (« A quoi bon, cette Manoharā ? ») il part. Il surmonte les épreuves et arrive en vue du palais des <i>kinnara</i>. Des nymphes puisent de l'eau avec des jarres : c'est pour laver Manoharā, encore sale d'être allée avec des humains. Il lâche alors l'anneau dans une jarre. Manoharā voit l'anneau, elle pose des questions. Puis elle va voir son père le roi. Parce que Sudhana a eu le courage de venir jusqu'à elle, elle obtient sa grâce.</p>	<p>du grand Kāśyapa, qui les reçoit avec estime. Apprenant l'objet de sa quête, il essaie de l'en détourner, mais le prince répond : « il me faut la voir ou mourir ». Le sage propose au prince d'attendre le lendemain : il demandera au roi des singes de l'aider à atteindre Nirati, la ville de Druma, roi des <i>kinnara</i>. En effet, le lendemain, sur le dos des singes, ils atteignent Nirati, au sommet du Kailāsa. Près de la ville, des <i>kinnarī</i> sont venues puiser de l'eau, pour la fête que le roi organise pour le retour de sa fille ; car elle doit d'abord prendre un bain, pour se laver de l'odeur des humains. Discrètement, Sudhanu glisse l'anneau dans la dernière jarre, et Manoharā la trouve dans l'eau de son bain. Elle se jette aux pieds de ses parents, et dit que son mari est venu jusqu'ici. D'abord incrédule, Druma interroge les porteuses d'eau, puis Manoharā qui lui raconte combien son prince a souffert par amour pour elle.</p>
<p>(D) Le roi le soumet à des épreuves comme dans les contes, et Sudhana réussit. Le roi lui donne Manoharā, sa fille. Les époux reviennent ensuite à la capitale humaine, et Sudhana raconte tout à son père, qui le fait roi.</p>	<p>(D) On accueille alors Sudhanu, qui retrouve Manoharā, et ils vivent de nombreuses années chez les <i>kinnara</i>. Mais Sudhanu pense à revenir, après tant d'années. Druma les fait alors emporter, Sudhanu et ses trois amis et Manoharā, jusqu'au parc d'Hastināpura. On allait justement célébrer les funérailles du prince, qu'on croyait mort. Tout finit bien.</p>

3. ÉLÉMENTS D'ANALYSE : LE DÉBUT DU RÉCIT

Afin de devenir plus familiers de cette histoire et de ces deux versions, il nous faut les regarder l'une et l'autre plus en détail, en évitant de perdre de vue la question générale : comment ce conte est-il mené ?

D'après les résumés ci-dessus, on constate que les versions se ressemblent beaucoup dans les parties (C) et (D) : la cause de la fuite de Manoharā est différente, mais elle s'en va, laisse des indices sur sa route auprès de personnes diverses ; Sudhana se lance à sa poursuite, retrouve ces personnes et donc les indices, finalement parvient près de la ville où règne le père de Manoharā, utilise l'anneau-témoin une nouvelle fois, grâce aux porteuses d'eau, pour signifier à Manoharā qu'il est là ; elle avertit ses parents, le fait venir, et ils sont heureux ; au bout d'un certain temps, ils reviennent ensemble chez Sudhana.

3.1. Le récit jusqu'à la rencontre des amoureux

En revanche, les versions diffèrent nettement dans les parties (A) et (B). Les lecteurs qui aiment les tableaux peuvent dès maintenant consulter ceux qui suivront, et qui analysent les deux intrigues en termes de personnages majeurs. Mais nous pouvons pour l'instant comparer les deux versions en les résumant à nouveau, avec les contrastes utiles.

Dans la version du *Divyāvadāna*, après une brève mention du royaume du Nord (celui de Subāhu, le père de Sudhana) on nous raconte que le roi du Sud, Sucandrima, envoie

quelqu'un pour capturer dans un lac le serpent généreux du Nord, Janmacitra ; mais grâce à un chasseur nommé Phalaka, le serpent échappe à cet attentat. Phalaka, instruit par le sage du lac, apprend que ce lac contient une corde magique qui lui serait utile ; il la réclame à Janmacitra, qui ne peut pas la lui refuser. L'histoire du chasseur s'interrompt, et l'on nous dit que Dhana, le roi du Nord, a finalement eu un fils, Sudhana, qui grandit dans la joie. Puis l'histoire de Phalaka reprend, et c'est dans un second temps, près d'un autre lac nommé Brahmasabha et auprès d'un autre sage, que Phalaka capture Manoharā. Il s'empresse de la donner à Sudhana qui passait par là.

Dans la version du *Mahāvastu*, c'est tout différent. On nous parle dès le début de Sudhanu, le fils du roi du Nord Subāhu, qui naît et qui grandit. Et seulement ensuite des affaires du royaume du Sud, dont le roi organise un sacrifice géant, d'une créature de chaque espèce, comme dans une arche de Noé embarquée pour l'extermination. Ses experts lui révèlent qu'à la liste manque une *kinnarī* : il envoie un chasseur qui, questionnant perfidement un ermite près d'un lac, en capture une en prononçant son nom, Manoharā. Elle est ramenée et le sacrifice va pouvoir commencer : on invite les rois voisins. Arrive le prince Sudhanu, délégué par son père. Il est révolté par l'odieux massacre, fait une protestation vibrante où son amour immédiat pour la *kinnarī* n'est pas pour peu. Il obtient gain de cause et ramène la jolie *kinnarī* chez son père.

Dans les deux versions c'est le royaume du Sud qui est à l'origine de la capture de Manoharā. Dans la version du *Divyāvadāna*, c'est la tentative de capture d'un serpent bénéfique qui provoque l'intervention d'un bon chasseur, qui recevra la corde magique qui, plus tard,

servira à capturer Manoharā. Dans la version du *Mahāvastu*, la responsabilité du Sud est directe : c'est parce qu'une kinnarī manque à son grand sacrifice que le roi la fait capturer. Dans le *Divyāvadāna*, pas de grand sacrifice ; dans le *Mahāvastu*, pas d'histoire de serpent. Enfin, la jeunesse du prince est racontée à deux moments différents : dans le *Divyāvadāna*, c'est entre l'histoire du serpent et celle de la capture de la belle, et dans le *Mahāvastu*, c'est au début.

<i>Divyāvadāna</i>	<i>Mahāvastu</i>
	enfance de Sudhanu
le serpent Janmacitra	le grand sacrifice
enfance de Sudhana	
capture de Manoharā	capture de Manoharā

Tableau 2. Schéma comparatif du début des deux versions

Si l'on considère que la capture du serpent Janmacitra a la même fonction que le grand sacrifice, puisque l'un et l'autre doivent amener la prospérité dans le royaume du Sud, on est fondé à les mettre sur le même plan. Il saute alors aux yeux que le récit de l'enfance du prince Sudhana (ou Sudhanu dans le *Mahāvastu*) est après cet épisode dans un cas, et avant dans l'autre. Il reste que la capture de Manoharā s'effectue différemment dans les deux versions : avec grand déploiement d'objets magiques dans le *Divyāvadāna*, et en prononçant son nom dans le *Mahāvastu*. Un autre point important, mais qui n'apparaît que plus tard, c'est que le chasseur qui capture inopinément Manoharā dans le *Divyāvadāna*, continuera de jouer un rôle important ensuite ; tandis que celui qui la capture délibérément dans le *Mahāvastu* n'en jouera plus aucun. Le premier a un nom, Phalaka, le second n'en a pas.

Il faut en effet remarquer que la capture de Manoharā est le résultat d'un plan délibéré dans le *Mahāvastu* (les experts ont dit au roi que le sacrifice serait incomplet sans elle), tandis qu'elle est fortuite dans le *Divyāvadāna* (elle a lieu parce que Phalaka, plus tard, se retrouve par hasard là où les kinnara viennent se baigner). De même, dans le *Mahāvastu* c'est parce qu'il est invité officiellement que le prince Sudhanu rencontre la jolie kinnarī au moment du sacrifice, tandis que dans le *Divyāvadāna* sa rencontre avec le chasseur Phalaka qui vient de la capturer, dans la forêt, est parfaitement fortuite.

A ce stade, on pourrait juger que le récit que nous fournit le *Mahāvastu* est plus conséquent : l'enfance du prince est racontée au début de l'histoire, il n'y a pas la digression compliquée à propos du serpent bénéfique, la capture de la kinnarī est délibérée, et la rencontre des deux héros est en un sens inévitable. Au contraire, le récit du *Divyāvadāna* est disparate : on nous raconte

d'abord cette histoire de serpent et seulement ensuite l'enfance du prince, on revient soudain au chasseur précédent qui se retrouve près d'un autre lac et capture par hasard une kinnarī, et le prince arrive alors de façon invraisemblable pour la récupérer. Plutôt que de chercher à trouver quelle est la « meilleure version », ou la « version originale » (et laquelle a perverti la « vraie histoire »), il paraît plus intéressant de constater que le rôle dévolu au hasard, ou au contraire à la détermination explicite, est inverse dans chacune des histoires.

3.2. La vie commune et les méchants

Voyons la partie (B), celle où nos deux amoureux sont réunis. Dans les deux versions, leur amour exclusif est très mal perçu par ceux qui les entourent, mais de façons différentes.

Dans le *Divyāvadāna*, on nous dit d'abord que Sudhana passe son temps dans les bras de Manoharā. Mais arrivent en ville deux brahmanes. L'un d'eux devient le conseiller du roi, l'autre devient conseiller du fils, en pure perte, car le fils ne s'intéresse pas aux affaires. Vexé et avide, ce brahmane s'inquiète : Sudhana lui dit qu'il sera riche quand lui-même sera roi ; ce propos parvient aux oreilles du brahmane du roi, qui cherche à se débarrasser du prince en l'envoyant à la guerre, car un dangereux chef tribal vient de se révolter. Très réticent à quitter Manoharā, mais forcé à partir, Sudhana parvient à confier à sa mère le joyau qui retient Manoharā. A la guerre, soutenu par le dieu Vaiśravaṇa, il obtient la pacification de la tribu. Mais à ce moment au palais, le roi fait un rêve que son brahmane utilise pour conseiller le sacrifice de Manoharā. Le roi s'y résout. Avertie par le soudain bonheur indiscret de ses rivales, Manoharā consulte la reine qui, plutôt que de la voir mourir, lui rend son joyau : Manoharā s'enfuit.

Dans le *Mahāvastu*, il n'y a pas de méchant brahmane avide ; les femmes de la cour, délaissées, sont jalouses dans les deux versions, mais ici c'est l'indifférence du prince aux affaires qui inquiète le roi et aussi les notables et les paysans⁶. Par deux fois, le prince avertit son fils du « mécontentement social », et la troisième fois, il le fait enfermer et renvoie Manoharā, mais avec les honneurs.

La description est donc très différente dans les deux récits. Dans le *Mahāvastu*, on nous présente un prince faible, fasciné par son amoureuse et incapable de s'occuper des affaires du royaume : les députations des habitants sont justifiées, et les mesures que prend le roi ont pour but de satisfaire le peuple qui gronde contre la princesse impopulaire. Dans le *Divyāvadāna*, on nous sert les intrigues de brahmanes odieux, et une guerre aux frontières, où le prince (très aidé, à vrai dire) se comporte bien. Il se fait beaucoup prier pour partir (de même que dans l'autre version, son père le dispute plusieurs fois), mais il part, et sa réticence est justifiée par le récit, qui

explique qu'il s'agit d'une manœuvre du brahmane royal. Enfin, il a le temps de confier à sa mère le moyen de libérer Manoharā, en cas de grave danger.

Si l'on considère que la trame la plus simple est aussi « la plus ancienne », par une sorte de raccourci douteux qui rapprocherait ce qui est élémentaire de ce qui serait antique, alors la trame du *Mahāvastu* est plus simple et, de même qu'en (A), c'est ici encore le *Divyāvadāna* qui orne le canevas, cette fois avec de méchants brahmanes et une tribu en révolte. Toutefois, si l'on considère que le *Mahāvastu* donne la « vraie histoire », en se gardant de critiquer les brahmanes et en valorisant l'accord entre gouvernant et gouvernés, on ne voit pas pourquoi cette histoire devrait continuer. Or, même dans le *Mahāvastu*, elle va continuer.

L'articulation du retour du prince et du départ de Manoharā diffère aussi dans les deux versions.

Dans le *Divyāvadāna*, on nous dit que c'est au moment où le prince quitte le village tribal soumis que, cette même nuit⁷, le roi fait le rêve qui permettra au brahmane de conseiller le sacrifice de Manoharā. Le récit suit alors le brahmane, le roi, et les préparatifs, jusqu'au moment où Manoharā, prévenue, consulte la reine et peut s'enfuir. Nous suivons alors Manoharā dans sa fuite (nous allons y revenir plus loin) et c'est seulement quand Manoharā a laissé ses instructions au personnage-témoin dans la montagne qu'on nous dit « Alors (*yāvad*), Sudhana atteignit la ville » : le prince revient de la guerre. Son premier mouvement est pour demander Manoharā. Les femmes de la cour s'empressent de lui dire ce qui s'est passé. Sudhana va voir sa mère, qui lui raconte les événements en détail⁸. Éperdu, Sudhana a cependant la présence d'esprit de consulter Phalaka, le chasseur, qui n'a pas disparu - et c'est lui qui va le mettre sur la piste.

Dans le *Mahāvastu*, il n'y a pas de guerre : le prince a été enfermé et Manoharā prie de partir. On nous raconte son départ, puis son voyage (sur quoi nous allons revenir) et c'est quand elle a laissé ses instructions aux personnages-témoins dans la montagne et juste passé la Sutlej, qu'on nous dit⁹ : « Quand le roi apprit que Manoharā était partie, il fit chercher son fils Sudhanu ». Il lui ordonne de s'amuser avec les femmes et de s'occuper des affaires du royaume. Mais Sudhanu part aussitôt à la poursuite de Manoharā, avec un compagnon, Vasantaka.

Mais si l'on met de côté la guerre qui est propre au *Divyāvadāna*, la concaténation des événements est non

⁶ Le texte est *naigama-jānapada-* : Jones traduit par 'the citizens and provincials'.

⁷ Texte : *tām eva rātriṃ*.

⁸ Il s'agit donc d'un retour en arrière implicite. Le texte est : *Amba, yathā katham ? tayā yathā-vṛttaṃ sarvaṃ vistareṇa samākhyātaṃ*. Tatelman traduit : 'Mother, how did this happen ?' She explained everything in detail, just as it had happened.

⁹ Texte : *rājñā subāhunā yaṃ kālaṃ jānāti gatā manoharā iti tato sudhanukumāro etc.*

seulement comparable, mais conçue exactement de la même façon.

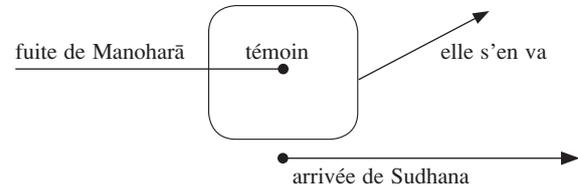


Schéma illustrant l'enchaînement des deux thèmes.

C'est une synchronie analogue qu'on lit dans le *Divyāvadāna* à propos du succès du prince, exactement contemporain du rêve de son père, lequel va déclencher, comme on le sait déjà, la manœuvre du fourbe brahmane. Et plus tard, après que le prince a appris que Manoharā n'est plus là, soit à sa sortie de prison, soit à son retour de guerre, il part. Mais il faut certainement donner de l'importance à un dernier détail que nous n'avons cité qu'en passant.

Dans le *Divyāvadāna*, alors que le prince désespéré cherche à rejoindre Manoharā... « Une idée lui survint : là où elle a été prise, c'est là même que je vais demander »¹⁰. Il consulte alors le chasseur Phalaka. En effet, rappelons-nous que lorsque Phalaka avait capturé Manoharā, c'est seulement ensuite que, dans la forêt, il croisa par hasard Sudhana qui chassait. Ce dernier – le narrateur anonyme du récit s'en souvient parfaitement – ne sait donc pas exactement d'où venait Manoharā. Mais il croit que s'il le sait, il pourra au moins remonter l'histoire aussi loin que possible. Et l'expérience va montrer qu'il a raison.

Dans le *Mahāvastu*, on dit simplement que le prince quitte la ville avec un ami, Vasantaka. Ce Vasantaka ne jouera ensuite aucun rôle dans l'histoire : il accompagnera Sudhanu dans sa quête, comme les deux chasseurs le feront aussi bientôt, sans contribuer en rien à ce qui va se passer.

4. LA SEGMENTATION DE L'HISTOIRE

4.1. Mode d'emploi

Nous allons systématiser plusieurs observations portant sur nos deux versions, en utilisant des tableaux simplifiés, conçus de la même façon dans les deux cas. On y retrouve nos quatre parties (A) et (B) dont il vient d'être question, puis (C) et (D). Dans les tableaux, ces parties sont indiquées par leur lettre dans la colonne de gauche, et leur succession est soulignée par l'alternance

¹⁰ Texte : *tasya buddhir utpannā : yata eva labdhā, tam eva tāvat pṛcchāmi*. Tatelman : Then the idea came to him: 'The very place she was caught – that's where I'll ask about her!'.

des zones en blanc et en grisé plus à droite. Chaque version est divisée en « épisodes », sans qu'on se soit tenu à un parallèle trop exact entre les deux versions, afin de ne pas forcer les choses. On trouvera donc 27 « épisodes » pour la version du *Divyāvadāna*, et 21 pour la version du *Mahāvastu*, qui est plus courte en effet. Tous ces épisodes sont identifiés sous les tableaux.

La colonne suivante, nommée « txt », renvoie au découpage du texte sanscrit, dans une version disponible en ligne ; le détail est expliqué dans des notes *ad locum*. Pour la version du *Divyāvadāna*, cette colonne « txt » est suivie d'une colonne « Tat. » qui renvoie à la pagination de l'édition de Joel Tatelman ; pour le *Mahāvastu*, la pagination de l'édition d'Emile Sénart est donnée à la

fois dans le texte sanscrit en ligne et dans la traduction de Jones. Enfin, et plus important pour nos lecteurs, vient une série de colonnes correspondant à chacun des personnages principaux ayant eu successivement l'initiative : les deux rois, Sudhana et Manoharā, et des chasseurs ou ermites. Ces personnages-acteurs sont rangés à peu près par ordre d'entrée en scène, comme on voit facilement. Pour chacun des épisodes où ce personnage intervient en dirigeant l'action, le nombre de mots de l'épisode (dans le texte sanscrit accessible en ligne) est donné – ce qui permet d'avoir une idée grossière de l'importance relative des épisodes d'une version. Lorsque dans un épisode ce personnage est important mais sans diriger l'action, il est mentionné par un « + ».

4.2. La version du *Divyāvadāna*

		txt ¹¹	Tat.	roi 1	roi 2	chasseur	Sudh.	Man.	sage
A	1	83.3-11a	220	56					
	2	83.11a-84.2	220		185				
	3	84.3-10a	224		65				
	4	84.10b-14a	226		34				
	5	84.14b-85.20	228			332			
	6	85.20b-22	234			31			
	7	85.23-32	234			90			
	8	85.32-87.19	236	418					
	9	87.21-88.01	244			92			
	10	88.02-16	246			128			
	11	88.17-20	250			40	+		
B	12	88.21-29	250				27		
	13	88.30-89.10	252				65		
	14	89.11-25	254	135					
	15	89.26-90.09	256				131		
	16	90.10-31	260				163		
	17	91.01-25	262	204					
C	18	91.26-92.06	268					115	
	19	92.07-93.10	270					234	+
	20	93.12-94.17	274				272		
	21	94.19-22	280			+	32		

¹¹ http://gretil.sub.uni-goettingen.de/gretil/1_sanskr/4_rellit/buddh/divyav_u.htm. Il s'agit d'une version électronique de l'édition publiée par Vaidya en 1959, coll. Buddhist Sanskrit Texts, vol. 20. Le texte de Vaidya y est divisé en pages et lignes, et par exemple la ligne 1 de la page 283 où commence notre histoire est codée 283.001 – code que j'ai simplifié ici en 83.01. Comme Tatelman suit le texte de Cowell & Neil, sa segmentation est différente ; c'est pourquoi il faut une colonne pour renvoyer à sa pagination.

	22	94.23-96.01	280				206		
	23	96.03-98.03	286				380		+
	24	98.05-15	294				95		
	25	98.16-22	296					77	
D	26	98.24-99.25	298				220	+	
	27	99.27-00.10	304	+			118	+	

Tableau 3. Découpage pour la version du *Divyāvadāna*

(A) 1. Le royaume du Nord. - 2. Le roi du Sud visite son royaume, et s'enquiert des causes de sa ruine. On lui explique le dharma et Janmacitra. - 3. Le roi fait rechercher un charmeur de serpent, on le trouve. - 4. Ce charmeur de serpent découvre Janmacitra. - 5. Janmacitra, avec l'aide du chasseur Phalaka, tue le charmeur de serpent ; il récompense ce dernier. - 6. Le sage près du lac apprend au chasseur Phalaka l'existence de la corde magique - 7. Le chasseur Phalaka obtient cette corde de Janmacitra. - 8. Le roi du Nord, Dhana, a finalement un fils Sudhana, qui grandit. - 9. Le chasseur Phalaka apprend d'un sage dans la montagne les visites de Manoharā. - 10. Avec sa corde magique, Phalaka capture Manoharā. - 11. Sudhana passe par là : Phalaka lui offre Manoharā

(B) 12. Description de Manoharā vue par Sudhana. - 13. Le prince, séduit, l'emmène chez lui. - 14. L'arrivée des brahmanes, et la révolte de la tribu : un brahmane

suggère d'envoyer Sudhana - 15. Sudhana, réticent, confie le joyau à sa mère et part. - 16. Vaiśravaṇa aide le prince à soumettre la tribu. - 17. Rêve du roi. Le brahmane conseille de sacrifier Manoharā.

(C) 18. Manoharā, prévenue, s'enfuit avec l'appui de la reine ; on la voit partir. - 19. Manoharā se rend chez l'ermite et dicte ses instructions. - 20. Sudhana est de retour. - 21. Il consulte le chasseur. - 22. Malgré les précautions de son père, Sudhana s'enfuit à la recherche de Manoharā - 23. Il arrive à l'ermitage du sage, qui lui transmet anneau et instructions. Sudhana se procure des objets utiles. - 24. Il repart, arrive près de la ville du père de Manoharā, lâche l'anneau dans une jarre. - 25. Manoharā voit l'anneau dans son bain et réagit ; elle convainc ses parents.

(D) 26. Sudhana, présenté au roi, réussit des épreuves, et s'installe - 27. Sudhana est saisi du mal du pays ; ils vont à Hastināpura ; Sudhana est fait roi.

4.3. La version du *Mahāvastu*

		txt ¹²	roi 1	roi 2	chasseur	Sudhanu	Manoh.	les deux chasseurs
A	1	94-95	52			+		
	2	95-96		151				
	3	96		63				
	4	96		46				
	5	96-97			196			
	6	97-98			107		+	
	7	98		46			+	
B	8	98-99				298	+	
	9	100-01				228	+	
C	10	101					76	
	11	101-03					+	157

¹² http://gretel.sub.uni-goettingen.de/gretel/1_sanskr/4_rellit/buddh/mhvastuu.htm. Ce texte électronique suit l'édition en 3 vols. de Sénart 1882-1897. Il est codé avec l'indication du volume et de la page. Notre histoire commence à 2.94, soit la page 94 du volume 2 ; j'ai simplifié ici ce code en 94 etc. Jones donne ces numéros de page en gras dans le cours du texte de sa traduction.

	12	103	+			123		
	13	103-04				59		
	14	104-05				153		+
	15	105-06				199		+
	16	106-08				420		+
	17	108-09				92		+
	18	109-10				113		
	19	110-11					316	
D	20	111-12				+	166	
	21	112-13				+	205	

Tableau 4. Découpage pour la version du *Mahāvastu*

(A) 1. Chez le 1^{er} roi, Sudhanu naît et grandit. - 2. le 2^e roi prépare le sacrifice (*mahāyajña*) et invite les ṛṣi. - 3. Ils arrivent et déclarent que manque une kinnarī. - 4. Le roi commande au chasseur d'aller chercher une kinnarī. - 5. le chasseur questionne un ermite et l'on entend des chants. - 6. le chasseur capture la kinnarī et la remet au roi. - 7 le roi est content, Manoharā est mise dans l'enclos, l'invitation est lancée.

(B) 8. Sudhanu fait libérer Manoharā - 9. Il la ramène chez lui, il a des ennuis.

(C) 10. Fuite de Manoharā - 11. les deux chasseurs la rencontrent. - 12. Sudhanu est libéré et chapitré. - 13. il s'en va avec Vasantaka. - 14. Il rencontre les deux chasseurs, - 15. poursuit sa route avec eux. - 16. Ils arrivent chez l'ermite Kāśyapa. - 17. Arrivée près de Nirati. - 18. Sudhanu jette l'anneau. - 19. Manoharā trouve l'anneau, convainc ses parents, et on organise la réception.

(D) 20. Sudhanu souhaite repartir et le couple est ramené à Hastināpura. - 21. On y préparait des funérailles : on les trouve et ils sont accueillis.

Ces deux schémas n'ont pas d'autre prétention que d'aider le lecteur à faire le point. On y voit clairement qu'en (B) le prince prend l'initiative en découvrant Manohara et vivant avec elle ; mais qu'en (C) celle-ci prend les commandes de l'action en s'enfuyant et prenant soin de marquer sa route, afin que Sudhana puisse la suivre.

5. SUDHANU VA-T-IL REJOINDRE *MANOHARĀ* ?

5.1. Les chasseurs et les sages ermites

Dans cette histoire et souvent ailleurs, chasseurs (*lubdhaka*) et sages (*ṛṣi*) ermites sont liés. Le héros Sudhana et ses parents sont des rois urbains, gens d'Hastināpura, et dans le registre des kinnara il en va de même de Manoharā et de ses parents, également souverains d'une capitale, Nirati. Mais les chasseurs et les ermites sont des

gens de la « forêt ». C'est constamment par l'entremise des chasseurs qu'on prend contact avec les ermites : leurs rôles sont systématiquement associés. On pourrait élaborer cette opposition, fondamentale en effet dans l'Inde et au-delà de l'Inde, entre le périmètre de la cité et l'espace extérieur, l'équivalent du « désert » des ermites dans la mythologie religieuse de l'Occident.

Dans les résumés ci-dessous, j'ai ajouté les numéros des épisodes tirés des tableaux 3 et 4.

Dans le *Dīvyāvadāna*, après que le charmeur de serpent (*ahituṇḍika*) a fait une première visite (4), deux chasseurs sont nommés et l'un d'eux vient en aide au serpent Janmacitra (5). C'est ce chasseur, Phalaka, qui, ensuite informé de l'existence de la corde magique¹³ par un sage d'un ermitage proche (6), obtiendra cette corde. Plus tard, Phalaka trouve l'ermite d'un autre sage (9), près duquel se trouve le lac Brahmasabha, où les kinnara viennent de baigner et jouer. Et là, grâce à la corde, il pourra capturer Manoharā (10). Plus tard, tandis que Manoharā, ayant pris contact avec ce sage (19) s'éloigne, le prince s'informe auprès de Phalaka (21), et retrouve ce sage près du lac Brahmasabha (23).

Dans le *Mahāvastu*, le chasseur envoyé par le roi, s'étant informé auprès d'un sage proche qui lui a dit le nom de la kinnarī et révélé qu'on capture les kinnara en les appelant par leur nom¹⁴ (5), capture Manoharā (6) : ce nom magique est l'homologue de la corde magique de l'autre version. Ce chasseur semble ne pas revenir dans l'histoire après qu'il a amené Manoharā au roi. Plus tard, ce sont deux chasseurs, Utpalaka et Mālaka, qui rencontrent Manoharā (11) ; le prince, étant parti avec Vasantaka (13), les rencontre à son tour quand il est à la poursuite de Manoharā (14). Mais avec son équipe, ayant rejoint l'ermite d'un autre sage, Kāśyapa (16), il peut obtenir l'aide du roi des singes et parvenir à ses fins.

¹³ Texte : *amogha-pāśa*. Le mot *pāśa* désigne un 'lien', qui peut être une corde, une chaîne etc ; *a-mogha* 'infaillible'.

¹⁴ Jones (p. 94, note 2) explique le mot *satyavākyaena* par 'by truth-speaking'. Le texte du *Mahāvastu* souligne que le chasseur agit par ruse et tromperie, malhonnêtement.

Le tableau ci-dessous donne tous les épisodes (avec leur numéro dans chacune des deux versions) où interviennent des chasseurs et des sages, plus le charmeur de serpent du début du *Divyāvādāna*. Les grandes sections

de l'histoire sont indiquées à gauche et on vérifie qu'ils n'apparaissent que dans (A) et (C), pas dans les épisodes urbains, quand les amoureux sont réunis.

	<i>Divyāvādāna</i>		<i>Mahāvastu</i>	
	sages	chasseurs	chasseurs	sages
A		char. de serpent (4)		
		2 chass. > 1 Phal. (5)		
	sage A (6)	Phal. (6)		
	sage B (9)	Phal. & Man. (10)	chass. & Man. (6)	sage (5)
C	sage B et Man. (19)		2 chass. & Man. (11)	
		Phal. et Sudh. (21)	Vasantaka (13)	
	sage B et Sush. (23)		2 chass. & Sudh. (14)	
			sage Kāśyapa (16)	

Tableau 5. Les différents épisodes avec des chasseurs ou des sages dans les deux versions

La distribution des rôles de chasseurs dans les deux versions n'est pas identique, et réserve d'intéressantes surprises. On se souvient peut-être que dans le *Divyāvādāna* on nomme deux chasseurs, Sāraka et Phalaka, pour ajouter que l'un des deux étant disparu, il ne s'agira que de Phalaka. Pourquoi en mentionner deux, et avec les noms, si c'est pour ajouter qu'il n'y en a qu'un ? La comparaison avec l'autre récit montre pourquoi. Dans le *Divyāvādāna*, on nous nomme deux chasseurs, pour n'en retenir qu'un ; mais dans le *Mahāvastu*, si c'est un chasseur solitaire qui capture Manoharā, ce sont plus tard deux chasseurs que Manoharā rencontre en montagne, et à qui elle confie son anneau avant de disparaître, et ce sont ces deux chasseurs qui accueillent plus tard le jeune prince. D'une façon assez obscure, il y a donc bien deux chasseurs dans les deux versions. L'une les nomme tous les deux mais n'en fait agir qu'un ; l'autre parle d'abord d'un seul, et plus tard en fait intervenir deux.

Le même type d'échange intervient pour les sages.

Dans le *Divyāvādāna*, dans le début de l'histoire il y a deux épisodes avec des sages différents (nommés 'sage A' et 'sage B' dans le tableau ci-dessus). Le premier a lieu lorsque, après la victoire contre le charmeur de serpent, Phalaka apprend d'un sage (le sage A) près du lac du serpent, donc 'en ville', l'existence de la corde magique, qu'il va aller demander au serpent qu'il a sauvé. Le second épisode a lieu quand, lors d'une chasse près de la montagne, Phalaka apprend d'un autre sage (le sage B) qu'existe un lac Brahasabha où Manoharā vient chaque mois. Ce 'sage B' est essentiel, puisque c'est lui qui sert de repère ensuite pour Manoharā et pour Sudhana.

Dans le *Mahāvastu*, c'est un sage près d'un lac (sans nom) qui révèle au chasseur (sans nom) la présence de Manoharā et la façon de la capturer (sans objet magique).

Mais plus tard, c'est l'inverse :

Dans le *Divyāvādāna*, Sudhana rentre victorieux de sa mission militaire, apprend la fuite de Manoharā ; il prend conseil du chasseur Phalaka, retrouve le sage du lac Brahasabha (le sage B) qui lui remet l'anneau, et il n'y aura plus de sage dans l'histoire.

Dans le *Mahāvastu*, après que le prince est libéré et part chercher Manoharā, il rencontre deux chasseurs, Utpalaka et Mālaka, dont il obtient l'anneau. C'est à ces deux chasseurs que Manoharā avait confié l'anneau, et non pas à un sage. Ces deux chasseurs ont donc la même fonction de « transmission de témoin » que le sage B dans l'autre version. Mais plus tard, avec ses trois compagnons (Vasantaka, Utpalaka et Mālaka), c'est à l'hermitage du sage Kāśyapa que Sudhanu parvient – et ce sage est absent de l'autre version.

En somme, dans le *Mahāvastu*, il y a un sage important à la fin, mais celui du début est un naïf sans cervelle. Au contraire dans le *Divyāvādāna*, il n'y pas de sage à la fin mais il y en a deux au début, dont un indique à Phalaka l'existence de la corde, l'autre l'existence de Manoharā ; et c'est ce second sage qui jouera le rôle clé du transmetteur d'anneau.

5.2. La transmission de l'anneau

Si l'on se concentre donc sur l'épisode fondamental de « la transmission de l'anneau », on voit qu'en effet :

Dans le *Divyāvādāna*, c'est le sage ('B') du lac Brahmasabha, celui de Manoharā, qui joue le rôle central. C'est ce que pense Manoharā dans sa fuite, car elle dit explicitement que c'est parce qu'il a joué un rôle dans sa capture qu'elle va lui rendre visite et, la responsabilité de ce sage s'étant trouvée engagée, il sera contraint de remettre sans faute à Sudhana l'anneau qu'elle lui confie. Et ensuite c'est délibérément que, ayant consulté Phalaka, Sudhana va trouver ce sage, car c'est son point de contact premier avec Manoharā, et le seul lieu de son monde qu'il connaisse.

Dans le *Mahāvastu*, après qu'elle a été chassée par le père du prince (lequel est enrhumé), Manoharā file vers l'Himalaya, non sans se retourner sentimentalement, et par hasard avant de franchir la Sutlej (*śatadru-nadī*) rencontre les deux chasseurs Utpalaka et Mālaka. Ils lui disent que Sudhanu a bien d'autres femmes et qu'il l'oubliera. Elle réplique qu'aussi lourd qu'il devienne, elle le fera venir. Et c'est alors qu'elle leur remet l'anneau. C'est en essayant de la rejoindre que, non moins hasardeusement, Sudhanu va les rencontrer à son tour.

Le contraste est net :

Dans le *Divyāvādāna*, la mécanique du récit est très au point. Il est logique que Manoharā puis Sudhana pensent à ce sage. Elle, parce qu'elle le connaissait et le voit comme un individu sur lequel elle va faire pression ; lui, parce qu'il sait que c'est là qu'elle avait l'habitude d'aller. Comme nous l'avons souligné plus haut, le récit est assez précis pour se souvenir que, Sudhana n'ayant rencontré la jeune fille qu'après sa capture par Phalaka, c'est à Phalaka que Sudhana doit demander le chemin du lac Brahmasabha, et c'est ce qu'il fait. Il est logique aussi que ce soit à ce sage que Manoharā donne l'anneau et les instructions de parcours, car c'est là qu'elle « atterrissait » quand elle venait de l'Himalaya : ce lieu était donc le dernier point de contact possible avant la longue route.

Au contraire, dans le *Mahāvastu*, ces deux chasseurs sont là par hasard, et leur rôle de circonstance est dans un registre comique : ils se moquent des prétentions de Manoharā, et l'on pourrait soutenir que c'est par défi qu'elle leur donne l'anneau : pour leur montrer que, comme elle s'en est vantée, ils vont voir venir Sudhanu... et cela ne rate pas.

Puisque cet anneau, laissé par Manoharā comme témoin de son passage, gage ultime de sa tendresse ou incitation à la suivre, sera aussi dans l'histoire plus tard, à l'inverse, le gage que le prince laissera tomber dans la jarre pour que Manoharā apprenne son arrivée, on ne peut pas lui refuser un rôle central dans toute cette deuxième partie de l'histoire. Un rôle central, mais – soulignons-le – absolument dépourvu de magie.

6. L'AMOUR ET LA MANIPULATION DU TEMPS

Une histoire de ce genre repose sur diverses « manipulations temporelles ». La plus évidente, et celle qui est commune aux deux versions, est la phase (C) : la disjonction

entre les deux parcours vers la montagne : celui de Manohara qui revient chez elle en laissant des traces adéquates, et celui de Sudhana qui va la suivre. C'est le cœur de l'histoire, ou du moins sa phase indispensable. Cette disjonction est des plus classiques : deux amants séparés cherchent à se rejoindre. C'est une des raisons pourquoi l'amour est un excellent combustible pour les romans ; il produit cette attraction fondamentale (aussi naturelle et puissante que l'attraction qui fait tomber un objet vers le bas) qu'il suffit de provoquer en séparant les gens (ou en montant l'objet vers le haut, pour qu'il retombe).

La comparaison que je viens d'utiliser peut paraître grossière ou déplacée¹⁵ ; elle ne l'est pas. Bien sûr, Newton n'était pas né au moment des romans grecs antiques comme *Théagène et Chariclée* ou du petit roman indien de *Sudhana et Manoharā*, mais l'attraction n'a pas besoin de Newton. Les hydrauliciens romains, par exemple, savaient fort bien organiser l'arrivée de l'eau par son propre poids, et les différences de niveau, parfois subtiles, pour produire des fontaines sévères ou pittoresques, des jets d'eau, des bains, des cascades artificielles qui sont autant de figurations de l'attraction, plus aimables que la pomme tombée sur Newton somnolant, et qui sont des images appropriées pour faire comprendre comment le nouvelliste ou le romancier peuvent ménager des retards adroits, et haletants, avant que l'eau sans fatigue n'arrive à la vasque tout en bas. On a vu que notre histoire ne manquait ni d'étangs ou de lac ! C'est par exemple dans un lac qu'habite le serpent Janmacitra au début de l'histoire, et à un lac qu'à la fin de l'histoire les femmes viennent chercher l'eau pour le bain de Manoharā ; tous les sages placent leur ermitage (*āśrama*) près de lacs, *hrada*¹⁶. Nous manquons encore moins de dénivellations entre pays d'en bas (la Hastināpura de Sudhana) et pays d'en haut (la Nirati de Manoharā).

S'il s'agit d'une métaphore, elle est ancienne et omniprésente : elle aide à se représenter comment l'auteur combine son histoire à travers des délais. Elle aide aussi, sous la forme de la métaphore de la dérivation du cours d'eau ou de la retenue d'eau (du barrage) à comprendre ce qui est plus spécifique à la construction des délais dans une histoire : l'intervention de personnages supplémentaires. Une des différences importantes entre la version du

¹⁵ Un de mes maîtres, Claude Hagège, est indigné de l'expression française *tomber amoureux*, parce qu'il lui semble que l'infatuation de l'amour n'est pas une catastrophe. On peut être d'accord avec lui sur l'élévation du sentiment, sans cesser d'être curieux de la portée de la formule française.

¹⁶ Ce mot *hrada*, qui revient 16 fois sous des formes diverses dans le conte 30 du *Divyāvādāna*, est un mot général pour les pièces d'eau : étang, lac etc. Il ne figure pas dans la version du *Mahāvastu*, où l'on trouve *puṣkariṇī* 'étang (de lotus)', terme également utilisé dans le *Divyāvādāna* ; la pièce d'eau où Manoharā est prise est décrite comme (*mahā*)*padminī*.

Divyāvādāna et celle du *Mahāvastu* est l'intervention récurrente dans la première d'épisodes interférents, dont deux au moins sont importants : celui du serpent Janmacitra en (A), celle des deux méchants brahmanes en (B). Mon propos n'est pas de dire que ces épisodes sont secondaires et qu'ils n'existaient pas dans l'original (nous reviendrons en conclusion sur cette façon de voir les choses), puisque de toute façon l'épisode de Janmacitra introduit le chasseur Phalaka qui est essentiel à toute la 1^{re} moitié du récit, et que celui des méchants brahmanes introduit un sacrifice (raté) de Manohara qui est homologué du 'grand sacrifice' (raté) par lequel démarre l'autre version, et où Manohara tout spécialement devait périr. Non, mon propos est de remarquer que, dans un cas comme dans l'autre, l'introduction de ces personnages, et des (micro)-histoires dont ils sont les acteurs amène une boucle dans l'intrigue majeure. Que cette intrigue « majeure » puisse se dérouler sans ces épisodes, l'autre version, celle du *Mahāvastu*, le prouve à l'évidence.

Toute l'histoire du serpent Janmacitra semble n'avoir qu'un but : fournir finalement au chasseur Phalaka la corde magique grâce à laquelle, plus tard et hors de cet épisode, il pourra capturer notre héroïne. Mais qu'il puisse le faire sans cela, l'autre chasseur dans le *Mahāvastu* le démontre : il lui suffit de « lier » Manohara en prononçant son nom, obligeamment fourni par le sage local. C'est donc que l'histoire de Janmacitra n'a pas que ce but ; elle en a un autre, qui est de retarder la suite. En effet, l'histoire du serpent tutélaire du royaume du Nord, que le roi du Sud tente de faire capturer, mais qui est sauvé par le chasseur Phalaka (lequel torture l'agresseur pour libérer Janmacitra), produit dans « l'histoire majeure » une sorte de boucle – terme par lequel je voudrais montrer l'ambiguïté du procédé. D'une part, cet épisode est « facultatif », comme l'autre version le montre : il ne s'agit que d'orner l'histoire, pourrait-on dire, et cet épisode est alors adventice. Mais d'autre part cet épisode n'est pas séparable : on ne peut pas le découper et le retirer, comme pourrait souhaiter le faire, par exemple, un critique extrémiste qui déciderait qu'il sait comment l'histoire doit être, ou encore (c'est la même chose) un « archéo-critique » qui chercherait à comparer les versions pour « retrouver » l'histoire originale et authentique, la vraie. Car, comme nous l'avons vu déjà, c'est cet épisode qui nous donne le chasseur Phalaka qui joue un rôle essentiel très longtemps dans l'histoire. Et aussi, nous devons admettre que l'histoire plus ou moins homologué du Grand sacrifice dans l'autre version, qui convoque tous les êtres vivants et invite une foule d'experts pour vérifier qu'on n'a rien oublié (qu'on tuera bien de tout), n'est pas plus discrète et se propose elle aussi comme une micro-histoire.

L'histoire des deux brahmanes, sur laquelle vient se greffer celle de la dangereuse révolte de la tribu, est

également ignorée de l'autre version, où l'obsession du prince héritier pour celle qu'il aime suffit à exaspérer « la société civile », à faire enfermer le pauvre garçon, et à faire renvoyer la dame dangereuse. Cette version du *Mahāvastu* est une version bourgeoise, non moins vraisemblable que l'autre si l'on cherche la vraisemblance. Mais elle manque ce coup de griffe contre les brahmanes qui est fréquent dans les *jātaka* (songez au rôle abominable qu'ils ont dans le *vessantara-jātaka*¹⁷), et surtout la diversion du danger. Au lieu que l'obstacle à l'amour soit seulement ce père obtus, si fréquent dans les comédies, nous avons une élaboration complexe qui met en jeu deux brahmanes jaloux et avides, à qui la révolte donne une occasion (croient-ils) de se débarrasser de Sudhana puis, à l'occasion du songe du roi, de Manoharā. C'est une micro-histoire, où des occasions faites sur mesure viennent provoquer des obstacles médités par des personnages ad hoc. Mais, rappelons-nous, c'est aussi le lieu d'une de ces synchronies typiques de ces histoires : c'est au moment où Sudhana victorieux quitte le village rebelle que le père a ce songe dont le brahmane pervers va retourner le sens pour tenter de faire sacrifier Manoharā : on a besoin de graisse de kinnarī.

D'abord, on explique qu'il y a deux royaumes, avec un royaume méchant qui veut s'emparer du serpent bénéfique, et cela se termine par le fait que Phalaka, en récompense, a récupéré la corde magique (1-7). Là, sur la mention¹⁸ *yāvad apareṇa samayena* 'plus tard', on s'arrête pour nous dire que le bon roi, malgré tout, était sans enfant, et voici qu'il en a un ; comme tout le monde est heureux, c'est un épisode assez long (8). Puis, *yāvad apareṇa samayena* 'plus tard', on revient au chasseur qu'on avait laissé, et avec son arme magique il capture la jolie fille, puis – surprise – il rencontre par là le jeune prince qui entre temps a grandi ; craignant que le prince ne s'empare bonnement de la fille, il trouve habile de la lui offrir, et en effet le prince lui donnera un village en récompense. On ne nous dit pas ce qu'il advient ensuite de la corde magique (9-11). Le prince, lui, est heureux avec la fille, à laquelle on a ôté sa liberté avec le joyau de sa coiffe (12-13). Mais *yāvad apareṇa samayena* 'plus tard', deux brahmanes arrivent à la cour, et ils vont

¹⁷ Le *Vessantara-jātaka* est un des plus célèbres de la série classique des 547 *jātaka*. Des brahmanes cupides exploitent la charité d'un autre fils de roi, qui leur livre successivement son éléphant, ses chevaux, son chariot, ses enfants et sa femme. Voir Osier 2010.

¹⁸ Le texte sanscrit comporte 5 fois la formule 'diachronique' : (1) 30.5 (Tatelman p. 222) quand le roi du Sud va inspecter son royaume et découvre son état pitoyable, donc au début de l'action après les présentations d'usage ; (2) 30.40 (p. 236) cette mention-ci ; (3) 30.60 (p. 244), quand on revient au chasseur ; (4) 30.80 (p. 254) quand les deux brahmanes arrivent à la cour ; (5) la dernière occurrence quelques lignes plus loin (p. 256), quand on apprend la révolte de la tribu. La formule 'synchronique' inverse est *tena khalu samayena* 'au même moment'.

être envieux de ce bonheur (14a). Quand, *yāvad apareṇa samayena* ‘plus tard’, une tribu se révolte, le brahmane du père font expédier le prince à l’armée, comme David fit d’Urie (14b). Fort du soutien divin, Sudhana reviendra indemne, mais pendant ce temps, on a failli tuer Manoharā, que la mère du prince parvient à sauver *in extremis* (15-17).

On pourrait sans trop de difficulté fabriquer des schémas de chronologie relative pour montrer comment se combinent ces « diachronismes » ou délais d’une part, et

ces synchronismes de l’autre entre deux actions éloignées. Ils sont les fils de chaîne et fils de trame du texte, à beaucoup d’égards ; en tout cas, ils montrent que le narrateur contrôlait bien ce qu’il racontait.

7. CONCLUSION

Les deux versions sont donc différentes, inégalement selon les parties. Ce dernier point est facile à démontrer.

	Nombre des mots		%	
	<i>Divyavadana</i>	<i>Mahavastu</i>	<i>Divyavadana</i>	<i>Mahavastu</i>
A	1471	661	37,3	20,2
B	725	526	18,4	16,1
C	1411	1708	35,8	52,3
D	338	371	8,5	11,4
Total	3945	3266	100	100

Tableau 6. La part de chaque phase du récit dans les deux versions

On voit parfaitement que, pour la version du *Mahāvastu*, la phase (C), celle de la fuite des deux héros qui s’attendent et se rejoignent, est la principale ; que les phases (B) et (D) sont d’importance analogue et faible dans les deux versions, et que l’effort porté sur (C) par le *Mahāvastu* se lit aussi dans le traitement plus rapide de la phase (A), qui amène à la capture de Manoharā.

Quand nous croyons que les versions les plus anciennes doivent être les plus simples, nous nous trompons d’échelle temporelle : nous confondons les jours et les siècles. Si nous pensons que les gens du passé profond n’auraient pas eu autant d’imagination ou d’habileté littéraire que les générations plus récentes, c’est parce que nous nous reportons à des périodes très reculées de la préhistoire humaine. Cela serait peut-être vrai si l’on comparait des versions d’il y a 20.000 ans avec des versions d’il y a seulement 2.000 ans, encore que nous n’ayons pas de preuve réelle du manque d’habileté même des plus anciens. Si l’on en juge par la tête d’ivoire de la Dame de Brassempouy (env. 23.000 ans AEC), les peintures de Lascaux (env. 17.000 ans) ou de la grotte Chauvet (env. 30.000 ans), il paraît difficile de prendre leurs créateurs pour des brutes dépourvues d’habileté ou d’imagination ; mais nous n’avons aucun indice direct sur leurs capacités narratives. « Dater » deux versions d’une histoire en fonction de leur « complexité relative » sur des critères cognitifs est donc une erreur de méthode.

Mais l’argument peut être d’un autre ordre, celui d’une « génétique des textes » qui expliquerait que telle version ne peut provenir que d’une autre, à la façon dont

on construit les « généalogies » de manuscrits, par exemple en fonction des fautes qu’ils ont en commun. Dans ce cas, l’élaboration n’est pas du simple au complexe : il faut au contraire examiner les traces qui trahiraient des épisodes disparus, ou des manières presque effacées de raconter des histoires. Il faut alors pouvoir reconstituer, grâce à des témoins concrets ou par des raisonnements sûrs, chaque étape des transformations ; complémentaiement cela revient, lorsque ce « suivi » est impossible, à regretter que « toutes les versions » ne nous aient pas été conservées. Outre les arguments souvent rappelés sur la diffusion orale des histoires, dont on sait qu’elles simplifient et complexifient à la fois, formalisent tel morceau d’histoire en motif conventionnel alors que de tel motif tout aussi « traditionnel » elles peuvent faire surgir une floraison d’épisodes nouveaux, la comparaison de nos deux versions montre un autre aspect du caractère insatisfaisant d’une perception trop « linéaire » du trajet d’une « histoire ».

La version du *Divyāvādāna* est peut-être plus intéressante : elle comporte plus d’épisodes, plus de rebondissements, l’action est plus enchevêtrée mais reste limpide. Est-ce la version « longue », celle du *Divyāvādāna*, qui serait authentique parce qu’elle aurait conservé ces épisodes « anciens », ou est-ce la version « courte » du *Mahāvastu* parce qu’on y verrait les lignes essentielles de l’histoire ? En d’autres termes, qu’est-ce qui atteste de l’authenticité ou de l’ancienneté : le détail des épisodes qu’on ne saurait réinventer ensuite, ou le tracé général de l’aventure qui serait seul significatif ? Mais

cette opposition elle-même est contestable. En effet, nous avons vu que dans ces deux histoires des épisodes différents pouvaient avoir la même fonction dans le développement de l'histoire, ou que tels personnages absents d'une version avaient en fait des échos transposés dans l'autre version. Il n'est donc pas si facile de trouver laquelle a ajouté à l'autre.

On pourrait d'ailleurs faire remarquer, en suivant jusqu'à un certain point l'idée de Lévi-Strauss au cours des *Mythologiques*, qu'une histoire de ce type, comme la comparaison des versions le montre, propose de nombreux points où elle peut être modifiée, et ces points forment une « cartographie » différente selon le talent ou l'ambition du remodeleur. L'initiative du narrateur est non seulement possible en de nombreux points, mais il peut parfaitement, s'il est adroit, distribuer à d'autres personnages certains événements clefs (comme ici pour le passage de l'anneau), et donc aménager ces transpositions en recombinaison par avance, puisque la « distribution » au sens théâtral change, la portée de certains événements qui introduisent les personnages. En réalité, nous sous-estimons souvent l'initiative ou l'habileté des narrateurs.

Un autre signe assez sûr des « interventions d'auteur » est dans ce que nous avons montré du caractère volatile de la détermination et du hasard. Dans certains secteurs de l'histoire, telle version paraît nettement « déterministe », telle autre est au contraire « fantasque » en faisant intervenir ces coïncidences qui sont la marque même du roman. Mais il est souvent impossible (comme ici dans nos deux versions) d'établir que tel narrateur a suivi une doctrine ferme, et qu'il a résolument conçu son histoire comme une succession de coups d'échecs, ou au contraire comme autant d'interventions amusantes d'un auteur *ex machina*. D'autant que, comme on l'a remarqué plus haut, les « diachronismes » incitent à un certain déterminisme (au moins de façade), tandis que les « synchronismes » invitent l'arbitraire d'auteur : les deux se composent. On peut supposer que si un « remanieur » donnait à notre histoire un tour unique, elle ne serait plus une version mais une oeuvre distincte, où les linéaments du conte ne seraient plus qu'un décor.

A l'inverse du constat malicieux et triste de Keats, dans son *Ode to a Grecian Urn*, où le chasseur jamais ne rejoint la nymphe en fuite, notre roman d'amour prend soin de l'accomplir. Manahorā a pris soin de cela : elle a semé sa piste des traces utiles, et elle a dressé son défi personnel en disant aux témoins laissés sur sa piste : « dites-lui que c'est trop loin ». Elle connaît les hommes, ces rustres qui répondent à la provocation ! Dans le *Mahāvastu* elle a dit aux deux chasseurs hilares qui se moquaient d'elle, Utpalaka et Mālaka : « vous verrez, il viendra, je n'ai besoin que d'une œillade ». Et elle aura raison. L'œillade est transposée en délais et en montagnes ; ce qui aurait été en d'autres temps une minauderie sur un boulevard, devient ici un petit roman, avec les ressources du conte, des magies et des bijoux, mais aussi avec la portée symbolique et concrète que nous pouvons donner à cette parabole sur la passion et le pouvoir, les ministres et les amours, les prêtres et les sacrifices, les sages et le recours aux forêts : une portée que deux mille ans plus tard, nous nous efforçons de comprendre à sa juste mesure, sans dissimuler le caractère distrayant et merveilleux de l'histoire.

RÉFÉRENCES

- JAINI, Padmanadabh S. 1966. 'The Story of Sudhana and Manohara: an Analysis of the Texts and the Borobudur Reliefs', *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 29, 533-558.
- JONES, John James Jones. 1949-56. *The Mahāvastu*. London, Luzac, coll. Sacred Books of the Buddhists, 3 vols.
- OSIER, Jean-Pierre. 2010. *Le 'Vessantara jātaka', ou l'avant-dernière incarnation du Bouddha Gotama. Une épopée bouddhique*. Paris, Cerf.
- SÉNART, Émile. 1882-1897. *Le Mahāvastu, Texte sanscrit publié et accompagné d'introduction et d'un commentaire*, Imprimerie Nationale, 3 vols.
- TATELMAN, Joel. 2005. *The heavenly exploits, Buddhist Biographies from the Divyavadana*, vol. 1, Clay Sanskrit Library, pp. 219-307.
- Pour les textes électroniques utilisés, voir les indications données à propos des tableaux 3 et 4.